



**Un notable hédoniste à la fin du XVIII siècle.
Pierre-Philippe Candy, notaire de Crémieu en Dauphiné**
René Favier

► **To cite this version:**

René Favier. Un notable hédoniste à la fin du XVIII siècle. Pierre-Philippe Candy, notaire de Crémieu en Dauphiné. Claire Dolan. Entre justice et justiciables. Les auxiliaires de justice du Moyen Age au XXe siècle, Presses de l'Université Laval, pp.561-578, 2005. halshs-00006593

HAL Id: halshs-00006593
<https://shs.hal.science/halshs-00006593>

Submitted on 2 Dec 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un notable hédoniste à la fin du XVIII^e siècle.

Pierre-Philippe Candy, notaire de Crémieu en Dauphiné

René FAVIER

Université Pierre Mendès France – Grenoble 2

LARHRA – UMR CNRS 5190

Hommes de plume et de comptes, les notaires ne sont pas rares à avoir tenu des livres de raison dont plusieurs ont déjà fait l'objet d'études plus ou moins approfondies, tels ceux du Bisontin Antoine Barbier ou du Nîmois Etienne Borelly¹. Le journal du premier était d'abord un livre de compte journalier qui informait sur les dépenses familiales, ou les affaires de la famille (santé, logement, éducation des enfants...). Les ambitions d'Antoine Borelly étaient plus amples. Outre un ensemble de notations familiales et budgétaires, le journal témoignait aussi d'un intérêt pour le politique, et le désir de satisfaire la « curiosité » de son auteur, conscient de vivre une époque importante, par la mise en mémoire des événements nationaux et internationaux importants (victoires du roi, mesures anti-protestantes...). En Dauphiné, le journal d'Eustache Piémond constitue également une source d'une richesse rare sur le temps des guerres de Religion, abondamment utilisée par de nombreux historiens, à commencer par E. Le Roy Ladurie dans son *Carnaval de Romans*².

Le journal tenu par Pierre-Philippe Candy, notaire de la petite ville dauphinoise de Crémieu à la fin du XVIII^e siècle, est de nature différente. Commencé en octobre 1779 au décès de son frère alors que lui-même était séminariste dans la ville proche de Vienne, le document est organisé en trois volumes qui prennent fin le 27 septembre 1796, « an cinq de la République » en un moment où Candy était devenu un des principaux notables de la ville³. Formellement, c'est d'abord, classiquement, un livre de compte :

« Je soussigné Pierre-Philippe Candy, fils à feu sieur Joseph-Marie, bourgeois de Crémieu, déclare vouloir me servir du présent livre de compte contenant l'employ de l'argent que j'ai reçu à compter de ce jour dix octobre mil sept cent soixante dix neuf, jour du décès de sieur Joseph-Marie Candy mon frère, dont je suis héritier suivant son testament reçu M^e Plantier, notaire de Crémieu le 30 aoust précédant, Crémieu ce dix octobre mil sept cent soixante dix neuf. »

Mais bien davantage, le livre de raison de Candy est d'abord un « livre de soi » où l'auteur livre son intimité, et raconte son histoire individuelle. Le premier des trois volumes est d'ailleurs dédoublé. Arrivé ainsi au 20 mars 1785, il s'interrompt pour laisser place à un autre journal recommencé à la date du 14 octobre 1779 où l'auteur raconte son intimité :

“Delicia mea Nota Sint omnibus”. Je ne rappellerai pas ici les premières démarches que j'ai faites auprès des personnes du sexe, ni les discours amoureux que j'ai pu leur tenir dans le temps que j'étais abbé. Comme ce ne sont que des puérilités, ou des actions tout à fait contraires à la décence de l'habit clérical dont j'étais revêtu,

¹ Maurice Gresset, « Le journal du notaire Barbier (1773-1776) », *Lyon et l'Europe, hommes et sociétés. Mélanges d'histoire offerts à R. Gascon*, Centre Pierre Léon, Lyon, 1980, t. 1, p. 339-347 ; Robert Sauzet, *Le notaire et son roi. Etienne Borelly (1633-1718), un Nîmois sous Louis XIV*, Plon, Paris, 1998, 247 p.

² Emmanuel Le Roy Ladurie, *Le Carnaval de Romans. De la Chandeleur au mercredi des Cendres, 1579-1580*, Paris, 1979, 426 p.

³ Archives Départementales de l'Isère, 1 J 1084, vol. 1 (10 octobre 1776-20, mars 1785), 145 f^o, 19 x 27 cm ; vol. 2 (21 mars 1785-29 juillet 1789), 196 f^o, 36 x 24 cm (ce deuxième volume comprend en 192 folios numérotés, 4 faisant l'objet d'une double numérotation par erreur) ; vol. 3 (30 juillet 1789-27 septembre 1796), 118 f^o, 36 x 25 cm. Il est possible que la mort de sa mère le 17 octobre 1796 ait conduit Candy à interrompre son livre de raison.

et que je viens de quitter par de bonnes et justes raisons, j'espère qu'on ne me fera pas un crime de ce que je passerai sous silence toutes les circonstances qui pourroient faire connaître que je me suis quelques fois écarté des règles prescrites à ceux qui vivent sous l'harnais ecclésiastique. Je ne commencerai donc le détail de ma conduite qu'à compter du jour du décès de Joseph-Marie mon frère, arrivé le dix octobre mil sept cent soixante dix neuf. Ce détail sera écrit non pas dans l'intention de faire parade de mes vertus ou faiblesses, ni de faire connaître aucunement le sexe pour lequel j'ai soupiré et duquel j'ai pu recevoir quelques faveurs, mais seulement pour me procurer une espèce de consolation dans un temps de disgrâce, ou de tristesse. "Propriis extinctum vivere criminibus"

Par delà la description de sa vie intime qui tient une place considérable jusqu'à son mariage en octobre 1786⁴, c'est à sa personne que s'intéresse d'abord Candy, et aux événements qu'il a l'occasion de vivre personnellement. Moins qu'un mémorialiste, c'est un voyeur (qui n'hésite d'ailleurs pas à se cacher – sous les halles – pour surprendre parfois certaines de ses connaissances en galante compagnie). Cette position d'écriture permet ainsi de cerner comment l'homme – le notaire – parvint à s'imposer comme un des principaux notables de la ville où il était né⁵.

Un notaire propriétaire

En vérité, Pierre-Philippe Candy était d'abord un héritier, mais un héritier indirect. Son père, Joseph-Marie, avait lui-même été notaire et premier consul de Crémieu. Ses deux sœurs étaient mariées dans le même milieu, l'aînée, Françoise, à Joseph Regnaud qui fut maire de Crémieu en 1789, la seconde Marie-Elisabeth à Joseph Clerc, notaire dans le bourg voisin de La Balme. A la mort de son père en 1775, son frère, Joseph lui avait succédé, tandis que lui-même était envoyé à l'automne 1778 au séminaire de Vienne. La disparition prématurée de son frère Joseph le 10 octobre 1779 bouleversa la stratégie familiale. Agé de 20 ans, seul héritier mâle de la famille, Pierre-Philippe Candy dut sortir du séminaire pour aller commencer sa formation juridique chez un procureur de Grenoble avant de revenir s'installer à Crémieu en 1784 pour y parfaire sa formation chez un notaire.

Le notaire

Si son frère avait pu prendre directement la succession de son père en 1775, les conditions de l'établissement de Pierre-Philippe Candy furent ainsi fort différentes. En l'absence d'une formation « domestique », c'est hors de Crémieu qu'il acquit l'essentiel de son savoir. Sept ans après la disparition de son frère, il dut d'autre part acheter, après plusieurs négociations infructueuses, un nouvel office en juillet 1786⁶, peu avant d'épouser en octobre 1786 Marie Thévenin qui lui apporta 13000 livres de dot et lui donna quatre enfants⁷. En avril 1787, il était reçu notaire. Parallèlement, il se constituait une véritable bibliothèque professionnelle (*Le parfait notaire*, *La théorie des notaires*, et nombreux recueils de

⁴ René Favier, « Sexualité et histoire de soi. Le journal de Pierre-Philippe Candy, notaire dauphinois à la fin du XVIIIe siècle », *Au plus près des cœurs ? Nouvelles lectures historiques des écrits du for privé*, Université Paris IV – Paris Sorbonne, 6-7 juin 2002, à paraître.

⁵ Plus généralement sur cette question, Claire Dolan, *Le notaire, la famille et la ville. Aix-en-Provence à la fin du XVIIe siècle*, Toulouse, Presses du Mirail, 1998, 410 p.

⁶ Le 17 juillet, « parti de Saint-Chef sur les cinq heures du matin pour aller au château de Valain conclure avec Sornin le marché de son office de notaire... à qui j'ai promis 1300 livres de son office et un titre de 600 livres, et les frais de ses provisions et réception ».

⁷ Marie Madeleine Claudine (24 janvier 1787), Pierre-Philippe Ambroise (29 juillet 1788), Jean-Claude Guillaume (8 décembre 1780), Marie-Elisabeth (10 avril 1792). A la mort de cette dernière des suites de ses quatrièmes couches en 1792, il épousa en seconde noce Jeanne-Marie Coindre dont il aura quatre autres enfants : Paul en l'an 2, Françoise en l'an 3, Eugène en l'an 5, Elisabeth-Euphrasie en l'an 8 (ADI, 6 E 138/1).

jurisprudence...), et complétait sa formation en prenant des cours d'arithmétique (20 mars 1787).

Le livre de raison n'en permet aucune analyse de son activité notariale, Candy tenant des registres cloisonnés entre les comptes de ses activités professionnelles et « particulières ». S'il évoque le temps passé sur certains actes, il en note les coûts « sur mon autre livre ». Au mieux, les sommes sont-elles notées « pour mémoire » sur le livre de raison, et les bilans établis en fin d'année. Ainsi le 31 décembre 1787 :

« Ecris la matinée [...] ; de là réglé mes comptes tant de recette erronée en ce livre, de celui de mes affaires de notaire, que de celui de dépense ou déboursés résultantes de ce meme livre, et de celui de mes autres affaires, et par le résultat j'ai trouvé que depuis le 20 mars 1785 jusques à ce jour inclusivement, j'ai reçu tant d'une manière que d'autre la somme de dix mille quatre cent quatre vingt dix sept livres, et j'ai dépensé dix mille quatre cent septante livres huit sols six deniers ; il doit par conséquent me rester vingt livres onze sols dix deniers ; vérification faite, je m'en trouve vingt une livre quatre sols ; j'ai donc un excédent de douze sols six deniers »

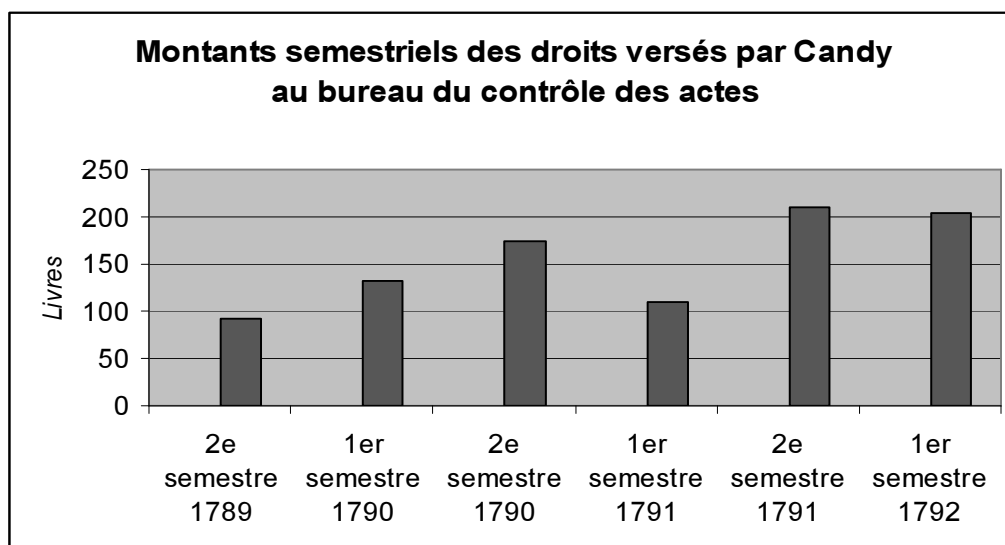
A défaut de pouvoir apprécier les revenus tirés de son étude, le livre de raison ne permet ainsi que d'appréhender la diversité commune des actes passés (testaments, contrats de mariages, baux à ferme, inventaires de biens, déclaration de grossesse...), et la fréquence des actes de procédure judiciaire rédigés lors d'enquêtes où Candy faisait fonction de greffier. Dans une ville dépourvue de sièges de justice, c'est au notaire que les procureurs ou avocats qui exerçaient à Vienne, le siège du bailliage, s'adressaient également pour faire rédiger les actes dont ils avaient besoin. Le livre porte aussi témoignage de la mobilité du notaire qui, s'il se retire fréquemment dans son « cabinet » pour y travailler, rédige aussi des actes dans les lieux publics ou chez les particuliers, particulièrement lorsqu'il travaille pour des nobles : 16 janvier 1790, « Travaillé le matin à mon cabinet jusqu'à neuf heures que je suis allé travailler chez M. de Courtenay jusques à midi ».

Sur la base des actes mentionnés explicitement, et du nombre de journées (ou demi-journées) que Candy consacre à son activité « dans son cabinet » (une soixantaine), on ne peut guère estimer le nombre d'actes rédigés à plus d'une cinquantaine dans l'année, ce qui est peu au regard des moyennes annuelles ordinairement enregistrées⁸. En l'absence de la conservation de ses minutes, les choses sont difficiles à préciser, mais le contrôle des actes des années 1788-1789 confirme néanmoins la modestie de cette activité : autour de quatre actes par mois. Mais on observera que dans une ville qui comptait alors sept notaires, cette activité restait pour un jeune notaire dans la norme de ses confrères : deux (Guichard et Plantier) rédigeaient trois à quatre plus d'actes par mois, deux autres (Thibaud et Allier) une deux fois plus, et deux (Allier neveu et Peyret) un nombre comparable⁹.

Le montant de droits versés au bureau du contrôle des actes de Crémieu (entre 100 et 200 livres seulement) confirme la modestie de cette activité notariale. On pourra naturellement arguer que son étude était récente, et que le volume des actes paraît avoir effectivement augmenté entre 1789 et 1792. Mais l'argument n'occulte pas cependant que, avant sans doute d'être notaire, Pierre-Philippe Candy restait un propriétaire foncier.

⁸ Jean-Luc Laffont (dir. de), *Le notaire, le paysan et la terre dans la France méridionale à l'époque moderne*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1999.

⁹ ADI, 8 C 772-773.



Un propriétaire foncier

Avec efficacité en effet, il consacrait une grande partie de son temps à l'administration de son patrimoine foncier et de celui de sa mère avec laquelle il resta très lié jusqu'à sa mort en octobre 1796. Comme dans toutes les villes du Dauphiné, la terre restait à Crémieu la base des principales fortunes bourgeoises¹⁰. Au domaine familial de Leyrieu, un village distant de 5 kilomètres, Candy ajouta plusieurs pièces dans les années qui suivirent son mariage, soit en profitant de l'endettement rural, soit par échange avec des voisins, avant que la Révolution ne lui donne l'occasion d'acheter le domaine des capucins de Crémieu lors de la vente des Biens nationaux

Le 1^{er} mars 1786, « Allé chez Plantier avec Moisal qui m'a vendu sa terre de Noyaret pour 600 livres, dont il m'a imputé le capital de la pension qu'il me devait annuellement sur ladite terre de 7 livres et une poule ; je lui ai de surplus donné pour parfaire ladite somme montant de 438 livres »

Le 28 février 1788, « Bu à la maison avec Rigaud et Reverdy ; pris la carriole de Pasquet pour mener à Leyrieu être témoin de notre échange avec Reverdy... Diné chez Thibaud, et après dîné allé vérifier nos terres à échanger, planté les limites où il y en avait besoin, et revenu chez Thibaud manger la soupe au fromage et faire mes conventions d'échange ; bu jusqu'à 11 heures du soir que nous sommes venus à Crémieu ; arrivé sur les minuits, bu chez Thibaud et venu me coucher »

Seules les pièces les plus lointaines étaient affermées. Très attentif à une bonne gestion de ses domaines, Candy surveillait directement la mise en valeur de ses domaines, celui de Leyrieu notamment, par l'intermédiaire de ses « grangers », Trope et Bichu, d'un nombre important de journaliers (faucheurs, vendangeurs, femmes pour les vers à soie...), d'un berger payé à l'année et d'un taupier payé à la tournée. Très régulièrement, Candy se rendait à Leyrieu pour s'occuper de la collecte ou de la vente de ses fruits de son domaine : céréales, fourrage, vignobles, bois, vers à soie. La collecte et la vente de ses céréales l'accaparaient beaucoup. « Mardi 14 (juillet), allé à Leyrieu avec ma femme, on moissonnait notre froment » ; 4 novembre 1788, « allé sur les midi à Leyrieu où j'ai pendu nos mays ». Régulièrement, une partie de ses blés étaient vendus à Crémieu :

¹⁰ René Favier, *Les villes du Dauphiné aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Grenoble, PUG, 1993.

12 novembre 1789, « J'ai vendu trois cent bichettes de grain audits sieurs Gros, tiers seigle, tiers orge et tiers froment, une bichette froment, trois bichettes seigle et deux bichettes orge par dessus ; le froment à quatre livres quatorze, le seigle et l'orge à trois livres, l'un dans l'autre payable le tout les fêtes de Noël. J'ai reçu pour harres quarante-huit livres ».

De février à mi-avril, la grande affaire était la vente des fourrages quand les réserves des paysans commençaient à se faire rares :

25 février 1788, « Allé à Leyrieu, pesé 15 quintaux $\frac{1}{2}$ de foin à cinquante sols le quintal à Delorme de Loyette qui m'a apporté 400 briques ; bu avec lui et Capitaine » ;

15 avril 1788 : « Allé de bon matin à Leyrieu y peser du foin vendu à Bouquet ; il y en eu 16 quintaux qui à 50 sols monte 40 livres qu'il m'a donné ledit jour ; je lui ai payé 20 livres que je lui restais devoir de ses chênes »

Candy portait également une grande attention au travail de la vigne (19 avril 1786, « Sur les 10 heures, j'ai été à Meyrieu voir nos vigneron qui minaient nos vignes de la Magdeleine ; resté jusqu'au soir ») auquel il collaborait quelquefois (21 avril 1786, « Allé à Perier voir mes vigneron ; j'ai planté moi-même les chapons¹¹ à la vigne de la Magdeleine »). Une fois les vendanges faites, il s'occupait personnellement du nettoyage de sa cave, du cerclage des tonneaux auquel il travaillait parfois, et de la vinification : 25 mars 1785, « Tiré notre vin rouge de Leyrieu que j'ai mélangé avec du vin du Bugey ; travaillé toute la matinée et une partie du tantôt à la cave ».

Là ne s'arrêtait pas le champ des activités agricoles du notaire. Il investissait également une partie de son temps dans ses mûriers et participait parfois lui-même avec sa femme à la récolte des feuilles, tandis que sa mère allait personnellement à Lyon en vendre la récolte. Il partageait à mi-fruit avec ses grangers le chanvre et le croît des ses moutons et de ses dindes que ses grangers allaient vendre dans le faubourg lyonnais de la Guillotière. Il vendait aussi directement la production de ses noyers. Quant à ses forêts, elles étaient pour lui des sources régulières de liquidité importante par la vente de bois de construction :

17 février 1787, « Déjeuné à la maison avec Martin et Dumoulin à qui j'ai vendu tous nos chênes de Perier, à l'exception de 4, pour 1392 livres dont ils m'en ont pareillement payé 192 livres pour étrene, et les 1200 livres restants me seront payées le mois de février prochain suivant les conventions que j'ai faites ce jourd'hui avec eux »

Pas davantage que pour ses activités notariées, le livre de raison de Candy ne permet pourtant de dresser un bilan de l'ensemble de ses revenus ruraux. C'est que pour être homme de plume et de comptes, Candy pratiquait souvent davantage le troc que la vente directe, tandis que ses journaliers étaient pour leur part payés en nature (en grains le plus souvent). A l'inverse, l'homme ne pratiquait que très peu le prêt à intérêt, si ce n'est pour consentir des obligations sur des retards de paiement. Il ne disposait d'ailleurs guère de liquidité, et dut au contraire emprunter en 1791-1792 quand il se lança dans la spéculation sur les Biens Nationaux :

23 juin 1791, « Allé chez Chapel qui m'a rendu le billet que je lui avois fais l'année dernière de 1200 livres et je lui en ai fais un nouveau de deux mille sept cent quinze livres, m'ayant prêté de nouveau et ensus douze cent livres, et ayant joint au total les intérêts des douze cent livres échus et les intérêts nouvellement prêtés à écheoir dans deux ans à compter de ce jour. »

¹¹ Chapons : branche de vigne que l'on détache pour en faire une bouture

Un propriétaire parmi les siens, tel apparaissait d'abord le notaire Pierre-Philippe Candy dont la terre constituait le fondement de la fortune, et qui sut en tirer le plus grand profit, en particulier dans le contexte difficile des années 1788-1790.

Les joyeux compères d'un notaire

Le livre de raison de Candy témoigne d'une vie sociale foisonnante et de rencontres en grand nombre, tant à Crémieu qu'au cours de ses nombreux déplacements. Pour la seule période allant du 1^{er} janvier 1786 au 16 juillet 1789 (soit le second volume de son journal), le décompte des personnes rencontrées s'établit à près de 1300 personnes. Près des deux tiers il est vrai n'apparaissent qu'une seule fois. Candy pouvait être en grande familiarité avec ses journaliers auxquels il lui arrivait de payer à boire ou du tabac. A plusieurs reprises, il passa des journées entières à tenir compagnie à ses maçons (ses « Limousins ») ou ses scieurs de long, voire parfois à donner un coup de main. Les vendanges en particuliers favorisaient ces rapprochements : vendredi 29 septembre 1786, « sur le tantot tiré notre vin de Perier, bien ris avec nos manoeuvres, couché fort tard »

Le véritable cercle de relations cependant était nettement plus étroit et resserré socialement. Outre sa famille – sa mère avec laquelle il vit jusqu'à son mariage et dont il administra les biens jusqu'à sa mort en 1796, et ses deux sœurs, Françoise avec laquelle il passait au moins une soirée par semaine et Marie-Elisabeth qui n'habitait pas Crémieu et qu'il voyait moins souvent –, il se composait de deux douzaines de personnes, la plupart appartenant à une élite crémolane constituée de notaires (Louis-François Allier, Joseph Godard, Joseph Godard, Laurent Plantier, Claude Thibaud...), de bourgeois (Michel Regnaud son beau-père, Philippe Reverdy, Claude Godard...), de marchands (Joseph Trichon), de négociants (Joseph Pasquet) ou de maîtres artisans (Claude Alric), ainsi que de quelques ecclésiastiques (le père Hilaire, l'abbé Thévenin et l'augustin Mollard). Les vrais proches, ceux que l'on retrouvait pour les fêtes de famille, ne dépassaient pas la dizaine. Si c'est dans sa famille que Candy choisit les parrains et marraine de ses enfants, ses proches étaient présents : Regnaud, Thévenin, Goddard, Reverdy, Pasquet, Lalogue, Pascal. La sœur de Candy était elle-même marraine d'une fille de Philippe Reverdy, et Claude Thibaud en était le parrain. Candy était aussi présent au baptême du fils de Joseph Pasquet. Pour la plupart, ces relations devaient plonger jusque dans l'enfance, la majorité d'entre elles résidant dans la quartier même où le jeune Candy avait été élevé, près de halles de la ville : rue des Adobeurs où résidait sa mère, rue Juiverie, rue Vieille et Grande Rue.

Si ce cercle était d'abord un cercle d'hommes, les femmes n'étaient pas absentes non plus. On passera sur ses fréquentations galantes qui occupent toute une partie du premier volume du livre de raison de Candy, en particulier sa maîtresse Thérèse Trichon. Les autres étaient davantage rencontrées que véritablement fréquentées, sinon lorsqu'il s'agissait d'épouses ou de mères de ses fréquentations masculines, avec lesquelles il se promenait ou chez qui il se rendait au goûter ou pour la veillée.

Les jeux

Jouer, telle paraît avoir été la principale préoccupation de Candy et de ceux qu'il fréquentait. Davantage que les jeux de cartes ou la passe à dix que Candy paraît avoir davantage pratiqué à Grenoble qu'à Crémieu (ainsi que d'autres jeux comme le tric-trac, le loto, le guillery)¹², ce sont les boules et la ramasse qui constituaient les activités ludiques les plus prisées. Le premier, que Candy appelle aussi « jeu de roulette », faisait l'objet d'un

¹² René Favier, « Jouer dans les villes de province en France au XVIIIe siècle », *Revue française d'histoire urbaine*, n° 1, 2000, p. 65-85.

véritable culte toute l'année, et pouvait durer des journées entières. A peine le jeu était-il interrompu pendant la nuit ou par les intempéries. Le lundi 17 septembre 1787,

« Thévenin est venu de bon matin à la maison, avec lui Martin, Pasquet marchand, Allier, Alricy. Nous nous sommes tous grisés ; de là allé jouer la liqueur avec Alricy et Pasquet contre Thévenin, Allier et Martin, perdu ; je me suis passé avec Pasquet et l'ai gagné ; disné chez Allier où nous avons pris la liqueur aux dépens de Pasquet ; joué ensuite le souper avec Pasquet et Alricy contre Thévenin, Allier et Martin, nous avons fini à la chandelle pendant la pluie, perdu ; Guichard médecin avait parié pour notre souper chez Bourguignon ».

L'existence d'un enjeu, même modeste, expliquait bien souvent l'acharnement des joueurs et parfois leur fureur. Le 23 mai 1784, « j'ai fait une partie de boule avec Alricy contre Allier et Guichard ; gagné ; on y a tant plaisanté Guichard payant qu'il en a pris la mouche, s'est mis en colère et a vomi des impertinences ». Le jeudi 15 septembre 1785, « la partie n'a pas été finie ayant été interrompue par les brouilles et chicanes de Morand qui se voyait perdre ». Le 28 juillet 1788, « j'ai été obligé d'y souffleter le grand Chabert pour les impertinences qu'il m'a tenues ».

Durant l'hiver, la ramasse constituait un véritable phénomène de société auquel Candy prenait une part active la journée, mais aussi la nuit ou au petit matin pour profiter de la neige gelée. Souvent, la ramasse accompagnait les jours de fête : dimanche 25 décembre 1784, « fait la ramasse et ce jusques à deux heures après minuit ». En janvier 1788, la ramasse encadrait le grand bal donné par le seigneur de la communauté :

« Ramassé jusques au soir que je suis rentré a la maison pour me faire coeffer pour aller au bal que donnait Mr de Quinsonnas à maison de ville ; fais un coussin pour ma ramasse neuve ; sur les dix heures, allé à la maison de ville avec ma femme, passé chez la Ballefin pour l'y prendre ; il s'est trouvé à maison de ville plus de quatre vingt personnes ; on y a eu des rafraîchissements de toute espèce, on y a dansé jusques à six heures du lendemain matin où l'on a servi un excellent et copieux déjeuner ; accompagné ma femme jusques à la maison, et retourné me ramasser avec la plupart des acteurs du bal pendant près d'une heure avant la fonte de la glace... »

On notera cependant que si Candy aimait aller se « ramasser », il le faisait en notable, refusant les embarras du jeu, payant pour ne pas porter ni nettoyer sa ramasse : 19 décembre 1784, « donné pour porter ma ramasse, 4 sols » ; 22 janvier 1788, « payé le vin et me ramassant, et donné pour la faire balayer 6 sols ».

Les veillées

Plus généralement, tout au long de l'année, la veillée constituait le moment privilégié des différentes rencontres. Chez lui, chez des amis, ou simplement dans la rue ou assis sur des bancs devant les maisons des uns ou des autres, elles étaient l'occasion de « parlotte », de chanter ou de jouer, ou parfois de représentations théâtrales (des comédies classiques – *Le médecin malgré lui*, *Les plaideurs*... – ou plus récentes). Le plus souvent, elles donnaient lieu à un va-et-vient incessant de rencontres et de déplacements, et finissaient souvent fort tard, l'hiver près du feu à manger des matfeins ou des soupes au fromage :

22 février 1785, « allé veiller chez le cousin Reverdy où Peyret s'est trouvé ; en venant me coucher, je me suis arretté chez Barré qui jouait aux cartes avec la Couchoud de la maison blanche, et les deux Toussaint ; j'ai fais la partie avec les susnommés ; fais différents jeux et je suis venu chercher chez nous un plein pot de vin blanc pour y faire réveillon, n'ayant point trouvé de liqueur chez Fresne ; demeuré chez ledit Barré jusqu'à deux heures du matin »

27 juin 1785, « arrivé à Crémieu sur les dix heures du soir, trouvé sous les tilleuls Mesd. Thibaud, Regnaud et Pasquet, soupé chez Laloge ; au sorti de là, venu devant

chez Mad. Balmetière où était la Regnaud et sa fille, Toussaint, Allier et Barré avec qui j'ai bien ris en visitant led. appartement de ladite dame »

26 août 1785, « passé la veillée sous les tilleuls avec Morand et sa femme, Allier, parlé foutaise ; en rentrant à la ville, arrêté devant chez Mollard de la Grand Rue, accompagné Morand chez lui ; au retour, vu ma sœur »

Avant son mariage, ces veillées étaient aussi souvent pour Candy des moments de liberté sexuelle, particulièrement avec sa maîtresse Thérèse Trichon :

25 avril 1784, « « ledit jour la veillée, réconcilié avec Vx à qui j'ai O les tétons en l'absence de sa mère... ; elle palpitait »

1^{er} mai 1784, « j'ai été voir, après la veillée faite, Vx qui veillait sa mère malade, O ses toutes, le gaud et *** in gaud¹³ deux fois Vx à la lèvre appuyée sur la porte du salon ; discrétion, embrassé de mille et mille manières ».

Les relations nocturnes du futur notaire avec sa maîtresse avaient sans doute quelque chose d'exceptionnel, mais les autres frivolités n'étaient pas rares non plus, et jusque dans la rue même : le 7 juillet 1785, « passé la veillée sur le banc de Buge avec l'Angélique, la Toinon Fresne et Allier l'ainé ; bien ris, embrassé et manié les tétons desdites ». De manière plus pudique, de nombreuses veillées furent également consacrées à la conquête de sa future épouse, son « idole »

Si les débuts de soirées voyaient se mélanger les sexes, les veillées se poursuivaient souvent fort tard entre hommes, accompagnées généralement de fortes libations, pour aller « faire bacchanal par les rues ». Avant son mariage, les distractions de certaines soirées relevaient de pratiques anciennes de bachelierie :

30 avril 1784, « la veillée, payé à boire à Guichard et à Morand ; de là nous sommes allé couper cinq tilleuls aux bois de Pasquet que nous avons placé devant chez M^{elle} Trichon, Nogaret, Guichard, Plantier et Toussaint, de même que dix à douze pots de fleurs que nous avons pris dans différents jardins que nous avons également placés sur les fenêtres de Med. Thibaud, Plantier et Frene. L'échelle a cassé et Morand en tombant s'est estropié les doigts »

Pour le notaire Pierre-Philippe Candy, le mariage ne mit pas véritablement fin à ces sorties nocturnes ludiques et bruyantes. Le 6 août 1786, alors qu'il se promenait sous les halles avec l'avocat Martin, Peyret et Pasquet, il plaisanta sur le « costume des donzelles qui se promenaient sous les halles »

17 décembre 1786, « allé sur les cinq heures à Chalionnettes dans la cave de Gros pour y souper, il y avait tous les convives de la société et en outre, Trichon père, Dumoulin père, Pritat père, Guillon de Pusignan, Allier ; resté jusqu'à onze heures que je suis venu boire le vin blanc chez Morel avec Frenne, Morlin et Allier ; resté jusque à une heure après minuit. »

12 octobre 1788, « au sortir de chez Roux, allé boire de la liqueur chez Buge avec Roybin, Morand, Ballefin et Ogier ; nous en avons bu une dizaine de topettes [...] sorti de chez Buge sur les minuit, ayant passé sous les haies, nous y avons dérangé les bancs »

On notera au demeurant que Candy n'était pas seul de sa profession à goûter à cette joyeuse sociabilité nocturne. Le 19 mai 1788, il dînait dans le bourg voisin de Pont-de-Chéruy avec « Peyret, Pourard, Nugue, Passard, Botu, Guichard, Allier et Quinon, tous notaires avec les invités suivants, Thevenin Dulac aîné et cadet, Jerome Laloge et Laloge le Grison, Goddard, Pasquet Pic Sambin de la Balme et autres ; passé toute la nuit à rire, boire et manger »

¹³ Une partie du texte de Candy est codé. « O les toutes » : caressé les seins ; le « gaud » : le sexe ; le symbole transcrit ici par *** indique la jouissance.

Une religion de convention

On ne s'étonnera guère, à la lumière de ses réjouissances bachiques et sexuelles, que la place donnée à l'Eglise ne soit pas pour Candy à la mesure de son bref passé de séminariste. Il est vrai qu'au séminaire de Vienne, il n'était sans doute pas un grand dévot, lui qui en sortit avec notamment le célèbre traité du docteur Tissot. S'il assistait généralement aux messes dominicales et des fêtes carillonnées (il ne rata jamais la messe de minuit), sa présence y était surtout de convention ou, avant son mariage, pour faire plaisir à sa mère : 24 avril 1785, « ma mère m'a élevé querelle pour n'avoir pas été à la messe ». Sa présence à la messe paraît avoir souvent été l'occasion de rencontre, et il choisissait parfois l'office (à l'église paroissiale, aux augustins, aux Pénitents, chez les ursulines) en fonction même de ces possibilités : 23 décembre 1787, « allé à la messe aux pénitents où j'ai donné commission à Pasquet de me faire venir de Lyon un habit ». Au demeurant, aller à la messe ne voulait pas dire nécessairement pour lui assister aux offices. Le dimanche 16 septembre 1787 :

« allé à la messe avec le médecin Guichard ; promené dans le cloître avec lui pendant icelle, fais la partie de boule avec Toussaint et Martin contre Allier, Trichon et Pasquet ; Laloge, Grison et Varvarande ont parié ; soupé chez Bourguignon ; Thévenin et Guichard y sont venus ; Allier s'est disputé et battu avec Toussaint ; Thévenin a couché chez Bourguignon pour y caresser la françoise ».

Plus généralement, hormis envers les religieux de ses amis, il ne manifestait guère de sympathie pour les gens d'Eglise et les pratiques de dévotion. Lors des fêtes de Pâques 1788, il se confessait à l'augustin Hilaire « qui m'a ennuyé par sa stupidité ». Le lendemain, samedi 29 avril 1786, « j'ai fais mes dévotions à la paroisse qui m'ont coûtées trois sols que le curé ou ses satellites m'ont escroquées ». Quant aux processions, il les évitait chaque fois qu'il le pouvait : 26 mai 1785, jour de la Fête Dieu, « rencontré sous les halles Allier et Martin que j'ai amené déjeuner à la maison pendant la procession »

Bon vivant, bon compagnon, tel pourrait apparaître Pierre-Philippe Candy au travers de ses relations et de sa quête constante des réjouissances et de la jouissance. L'hédoniste pourtant n'en était pas moins un homme de sa classe, soucieux de distinction et d'affirmation sociale.

Un notable parmi les siens

Le fait d'avoir vécu plus de quatre ans à Grenoble n'était sans doute pas pour rien au soin que Candy avait se personne. La fréquentation régulière du perruquier Ollivet, la recherche de chaussures (bottes, escarpins...) ou de vêtements de qualité (un « habit de drap de Silésie avec des culottes et veste » en mars 1790, une « une veste en velours soye rayée, plus un de Sedan vert, des culottes de velours » en décembre 1791...) illustrent surtout l'image qu'il entendait projeter de lui-même dans la ville de Crémieu. De la même façon, il se montrait soucieux pour son décor intérieur de rivaliser avec les meilleures maisons de la ville : 9 septembre 1785, « déjeuner chez Reverdy ; j'ai eu son sculpteur qui est venu me faire un trophée sur chacune de mes cheminées ». Sa bibliothèque plus particulièrement faisait sa fierté où, à côté de toute une littérature professionnelle, figuraient les meilleurs œuvres du temps (*La nouvelle Héloïse*, *L'ami des hommes*,...) ainsi également que nombre d'ouvrages érotiques dont on ne sait précisément où il les rangeait (*Dom Bougre portier des Chartreux*, *Le cabinet de Vénus*...)

Rien ne dit mieux la qualité qu'il attachait à sa personne, et la distance sociale qu'il entendait garder avec certaines de ses fréquentations que la violente diatribe énoncée le 19 août 1784 contre sa maîtresse, Thérèse Trichon, lorsque celle-ci essaya en vain de lui faire

endosser la paternité de l'enfant qu'il lui avait donné, et qui fut finalement placé à l'hôpital de Lyon :

« Sous un pompeux et orgueilleux étalage de vertus imaginaires qu'elle n'a jamais eue, et sous le brillant éclat de grandeur qu'elle prête à sa famille (qui malheureusement pour la vérité se trouve confondue dans la rouille et la bassesse où cette même famille se trouve enfouie depuis si longtemps), [elle] est parvenue à l'aide de solliciteurs et protecteurs qu'elle a employé à obtenir une provision de soixante douze livres, et [...] par le plus pernicieux conseil, en me refusant au domicile et en me faisant passer pour un homme sans aveux et sans asile, prêt à effacer le corps au moindre bruit de sa demande, a encore obtenu de Mr le juge la contrainte par corps à l'instant même de la signification de ladite requête si je n'y satisfaisais pas ».

Action publique, intérêts privés

S'il ne rechignait pas à trinquer avec le monde du travail, Pierre-Philippe Candy restait en effet un notable. Dès le 28 décembre 1788, à peine deux ans après l'achat de son office, il était d'ailleurs « nommé notable des notaires à la maison de ville ». Très tôt, il assuma dans la communauté et la paroisse d'importantes responsabilités administratives. Avec ses amis Laloge, il avait pris à ferme la levée des dîmes sur lesquelles il spécula très vite. En août 1787, il faisait entreposer le blé de la dîme dans un grenier qu'il avait fait construire spécialement dans son domaine de Leyrieu et qu'il fit fermer de serrures, pour le revendre en des temps plus propices au printemps de 1788. Candy était aussi syndic du Refuge, un hôpital créé par testament en 1678 de Louis de la Poype Saint-Jullin pour accueillir les pauvres vieillards. A ce titre, il était chargé de l'entretien des bâtiments, de son approvisionnement, de la réception des dons et du paiement des gages de la gouvernante et des employés. Pendant la crise de 1789, il se servit des greniers de l'établissement comme grenier public pour les blés débités « au prix courant et comptant à ceux des habitants qui en auront besoin ». Collecteur des rentes seigneuriales de Leyrieu, il possédait également les terriers de Saint-Chef. Le 14 décembre 1788 enfin, « jugé capable et solvable », il était élu consul de Crémieu et désigné pour faire la perception des impositions. La charge lui est confirmée l'année suivante : « J'ai été nommé syndic receveur de la ville pour trois ans et ai été continué receveur des deniers royaux pour l'année prochaine. ».

La vente des Bien Nationaux lui donna l'occasion de tirer des profits substantiels de cette position sociale. En janvier 1791, il prenait la tête d'une société constituée avec une quinzaine de notables de Crémieu pour enchérir au chef lieu du district (La Tour du Pin). Il y acquérait le domaine des capucins de Crémieu avec ses bâtiments qu'il faisait transformer immédiatement par ses « Limousins » pour en faire sa nouvelle demeure. « Les Capucins m'ont été adjugés pour moi seul seize mille trois cents livres¹⁴ » écrivait-il avec satisfaction le 5 avril 1791 au grand dam de certains de ses associés :

Dimanche 10 avril 1791, « Allé aux Capucins pour diviser nos acquisitions. Je m'y suis disputé avec Plantier et Guichard qui voulaient faire mettre à l'enchère le couvent des Capucins que j'avois acheté en mon nom seul. Tous les autres associés lui ont donné tort, attendu qu'ils avaient tous renoncé à ce droit. Cependant, je leur ai fait une déclaration que je voulais garder cet objet pour moi et que si je le revendois, le profit tournerait à l'avantage de la société. Nous avons faits crier tous les objets qui nous avaient été adjugés à la Tour-du-Pin. Plantier a pris Bionnet, Dumoulin le pré de la cure de Moyrieu ; Ogier la vigne de Chaide ; Martin Vavre et la Falotte ; Guichard la Chaite ; moi les Capucins ; Plantier, Guichard, Marchand, Morand, Botu et moi le pré de la Levée à nous le diviser entre nous six ; Roybin a pris la Fuse, nous avons sur le

¹⁴ En échange, Candy vendit son ancienne maison de Crémieu pour 8808 livres (25 juillet 1791).

tout un bénéfice de cinq mille quatre cents et quelques livres, divisibles entre quinze. J'ai resté dépositaire du verbal d'adjudication et je dois recevoir le profit et le diviser entre tous les sociétaires. »

Un an plus tard, en septembre 1792, il profita de même, à une échelle plus modeste, de l'expulsion des ursulines pour se porter acquéreur pour 123 livres 11 s. d'un ensemble très hétéroclite de meubles et d'objets de décoration : « Ca vallait en détail 223 livres, bénéfice 99 l. 9 s. »

Un opportuniste politique

C'est pourtant sans enthousiasme que Candy avait vécu les premiers moments de la Révolution. Le 26 juillet 1789, il notait : « J'ai été obligé d'acheter une cocarde pour me mettre à l'unisson de toute la ville qui m'a coûté 1 l. 10 s. ». Lors de la Grande Peur¹⁵ qui traversa tout le bas Dauphiné à la fin du mois de juillet 1789, c'est du côté des gardiens de l'ordre qu'il se rangea sans la moindre hésitation, prenant même en la circonstance des initiatives importantes. Le 29 juillet, il était désigné comme l'un des seize membres du comité de ville chargé du maintien de l'ordre. Le 30 juillet, à l'annonce des incendies qui ravageaient tout le bas Dauphiné, il contribua personnellement à la chasse aux incendiaires :

« L'alarme a continué à Crémieu. Sur les dix heures, je me suis mis à la tête de douze jeunes gens pour aller à Leyrieu faire restituer aux paysans de Leyrieu ce qu'ils avaient volés au château de Vernas. La restitution a rempli mes appartements de la Jacharière. J'ai fait boire tous ces jeunes gens à la maison, et de là nous sommes allés à Vernas y voir l'incendie qui continuait. Nous y avons trouvé un détachement de la milice bourgeoise de Lyon qui y avait arrêté vingt-quatre incendiaires que nous avons traduits dans la prison de Crémieu, où nous sommes arrivés tous ensemble sur le soir. J'ai monté la garde sur les huit heures du soir jusques au lendemain toute la journée. Pendant la nuit, j'ai fait ouvrir les portes à plusieurs personnes, entre autre à messieurs de Bonce, de Luce et Decomble d'Anthon, et autres ; porté de mon vin blanc au corps de garde ; resté toute la journée au corps de garde. »

Dans les jours qui suivirent, il resta mobilisé : « Vendredi 31, resté toute la journée, occupé à nous précautionner contre les incendiaires. » Le 1^{er} août, il allait avec d'autres notables dans les environs « chercher du bled pour subvenir aux besoins des citoyens de Crémieu [...]. Arrivé à Chamagnieu, [...] nous y avons bu et avons examiné le dégât qui avait été commis dans le château deux jours auparavant. Il est si considérable que l'on ne peut se le figurer ». Quand la Garde Nationale fut créée à Crémieu le 30 août, il en fit partie comme lieutenant et s'équipa à ses frais en achetant un sabre à manche de cuivre et un fusil.

Tout au long des premières années de la Révolution, Candy chercha constamment à exercer un pouvoir d'influence, sans hésiter parfois sur les moyens. Dès novembre 1788, lors de la désignation d'une députation à Bourgoin, il se vantait d'avoir habilement contribué à la désignation de ses amis Thibaud et Regnaud comme députés : « Allé chez Plantier, fais la causette avec le cadet au sujet de la députation illégale de Thibaud qui n'avait été nommé que par la cabale que je lui avais procuré quelques bouteilles de vin distribuées à propos ». Cette influence, il est vrai, fut prise en défaut lors de l'élection de la nouvelle municipalité les 30 et 31 janvier 1790, sur laquelle il ironisa longuement :

« On a procédé ledit jour dans l'église des Pénitents à la nomination des officiers municipaux suivant la nouvelle organisation. Thibaud et Pasquet par une cabale achetée à prix d'argent ont été élus, le 1^{er} maire et le second, procureur de la commune

¹⁵ Paul Cavard, *La Grande Peur en Dauphiné, juillet-août 1789*, Paris, 1904 ; Vital Chomel, « La Grande Peur et la révolution des paysans dauphinois », in Vital Chomel (dir. de), *Les débuts de la Révolution française en Dauphiné*, Grenoble, 1988, p. 175-199 ; Anatoly Ado, *Paysans et Révolution. Terre, pouvoir et jacquerie (1789-1794)*, Paris, 1996.

[...] J'ai appris au Comité que l'on avait donné à maîtres Thibaud et Pasquet des adjoints remarquables, Moret, Scellier, Ogier, Gay, Clerc, de Varvarande et autres animaux de cette espèce et que maître Thibaud, ennuyé de n'avoir que des pairs pour associés, voulait donner sa démission. Il y a apparence que les dix-huit adjoints qui manquent pour compléter le Conseil Municipal seront du même rang que les cy-dessus nommés. Ainsi, la municipalité de Crémieu peut se flatter à tous égards d'être un modèle parfait ».

Mais durant tout le reste de l'année, Candy ne cessa de manifester sa mauvaise humeur et de contrer les initiatives de la municipalité. Lors des fêtes de la Fédération de Grenoble du 4 avril, et de Lyon du 30 mai, il refusa de faire partie de la délégation de 40 hommes envoyée par Crémieu, tout en faisant le voyage à titre privé. Lors des élections préparatoires à l'assemblée de Moirans qui, le 14 juillet, devait fixer le siège du chef-lieu du nouveau département de l'Isère, il mena une campagne active et victorieuse contre la municipalité :

20 juin, « Allé sur les huit heures à l'assemblée qui se tenait aux Pénitents pour nommer les électeurs de Moyrans. A cette assemblée, Alricy et moi sommes parvenus à dérouter les intrigues et cabales des Trichon, Guichard tailleur et des frères Gaudit, et dans une dispute que j'ai eu en public avec l'aîné, je suis parvenu à le faire taire et à lui faire imposer silence par Thibaud président de l'assemblée, son soutien [...] Il en est résulté que Mr Plantier a été le premier député, moi le second, Couchond le troisième, Thibaud le quatrième, Alricy le cinquième et Sornin du Pont le sixième. Les fauteurs et champions de Thibaud ont été dérouterés par cette opération et se sont retirés après la clôture du verbal pour savourer le déplaisir qu'ils ressentaient et la honte qu'ils avaient de voir dérouter leurs cabales. J'avois donné à Dalbion Barthelay une livre quatre sols et autant à Pulet le fils. »

Un peu plus d'un an plus tard, lors du renouvellement partiel de novembre 1791, la municipalité Candy et ses amis connaissaient un nouveau succès. Le 13 novembre cependant, il refusait, selon ses dires, le poste de maire que « les trois quarts de citoyens voulaient me donner. » Aux honneurs, il préférerait sans doute le travail d'inventaire des biens de religieux (augustins, capucins, ursulines, visitandines) dont il parvint tirer quelques profits notables. Peut-être aussi faut-il y voir la manifestation d'une prudence politique dont paraît témoigner également la tenue de son livre de raison dans ses dernières années. A compter du 3 octobre 1792, le journal s'interrompt en effet complètement, avant qu'une note du 1^{er} octobre 1793 ne donne une explication de cette lacune :

Je soussigné Pierre Philippe Candy déclare que les grandes occupations que j'ai eu tant à la commune que dans ma famille (depuis le trois de ce mois surtout) ne m'ont pas permis de noter exactement mes dépenses, mes recettes et mes autres occupations sur le présent livre, et que les notes que j'avois faites sur des feuilles volantes jusqu'au commencement de ce mois d'octobre mil sept cent quatre vingt treize s'étant égarées dans mon cabinet sans que j'ai pu les retrouver, il y aura une lacune sur ce livre depuis ledit jour trois octobre jusqu'au premier octobre suivant, ce qui forme une année entière, ainsi certifié ce 1^{er} octobre mil sept cent quatre vingt treize ».

La même notation revenait l'année suivante en octobre 1794. On croira difficilement un homme aussi scrupuleux que Pierre-Philippe Candy quand il affirmait, deux années consécutivement, qu'il avait perdu la totalité des feuilles volantes sur lesquelles il tenait les notes destinées à son journal. En ces temps troublés de la Terreur, on y verra plutôt la volonté d'un notable, ancien collecteur de rentes seigneuriales, de ne pas prêter le flanc à une accusation éventuelle, tout en gardant intacte sa conscience professionnelle et se préservant contre les critiques de dissimulation.

Homme cultivé, propriétaire avisé, hédoniste luxurieux, notable prudent, tel apparaît finalement le notaire Pierre-Philippe Candy au travers de son livre de raison. A sa manière, il incarna la « fermocratie » chère à J.-P. Jessenne¹⁶, détentrice d'une autorité déléguée par les seigneurs, et qui investit massivement les postes municipaux à partir de 1790 pour contrôler le fonctionnement de la communauté, consolider sa fortune et traverser les régimes.

Sans doute, par son activité professionnelle, le notaire contribuait-il à la mise en application du droit. Sans doute aussi, dans une ville dépourvue de siège de justice, Candy, comme ses confrères notaires, était-il amené à remplir en certaines circonstances un rôle d'auxiliaire de la justice pour la rédaction de procédures demandées par les hommes de loi du bailliage voisin. Mais bien davantage qu'un auxiliaire de justice, Candy était avant tout un notable pour lequel la justice, ou du moins l'exercice d'une profession juridique, était une activité auxiliaire, à la fois dans le temps qu'il y consacrait et dans la façon dont elle contribua à conforter sa position sociale.

¹⁶ Jean-Pierre Jessenne, *Pouvoir au village et Révolution. Artois, 1760-1848*, Lille, 1987, 306 p.